

je ne sais pas qui je suis

Rachel Lamoureux

Numéro 164, printemps 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/98833ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lamoureux, R. (2022). je ne sais pas qui je suis. *Les écrits*, (164), 114–119.

JE NE SAIS PAS QUI JE SUIS

*c'est fichu. que vais-je faire ? j'écris à qui ?
je donne quoi ? que sont mes amis devenus ?
ça va mal. c'est de toute beauté.*

René Lapierre

*l'écriture, c'est l'inconnu.
avant d'écrire, on ne sait rien de ce qu'on va
écrire.
et en toute lucidité.*

Marguerite Duras

j'écris ceci avec les moyens du bord, depuis ma compréhension limitée de ce qui fait texte. les gens que j'ai le plus estimés dans ma vie m'ont dit qu'il était inutile d'écrire un autre livre, un livre *de plus*, m'ont dit que déjà tout avait été dit. il m'aura fallu traverser des textes et des années pour comprendre qu'ils avaient tort, de penser cela, de me le dire. l'écriture n'est pas scientifique. l'écriture n'est pas objective. l'écriture ne dépend pas de soi. si j'écris, c'est pour ne pas faire défaut à ceux qui me demanderont «est-ce que je peux écrire?». et par la force des choses, pour ne pas me faire défaut à moi-même.

parfois, on se répond comme on se berce, parce que l'autre n'a pas su. je peux écrire, je vais écrire.

j'écris ceci en peine de moi-même, j'écris *ceci* comme on pourrait écrire *cela*. souvent, je me suis réveillée dans la nuit, j'étais seule. souvent, j'ai parlé à quelqu'un, j'étais seule. souvent, j'ai serré quelqu'un dans mes bras, j'étais seule. voici un livre *de plus*, un livre nécessaire, parce qu'il entend explorer une zone condamnée, d'où l'on ne sort pas, et dans laquelle personne ne pénètre. ce livre entend, oui, il *entend* explorer l'idée de la solitude.

la solitude est un mot court et chantant pour *dire* une modalité d'existence, celle de s'en tirer par ses propres moyens, celle d'une impression, et les faits prouveront que ce n'est pas qu'une impression d'être incomprise, de ne trouver nulle part quelqu'un avec qui dialoguer, quelqu'un qui comprenne lorsqu'on parle, quelqu'un qui reste, acquiesce, hoche, abonde, ou même, si l'inadéquation s'avère inévitable, qui penche la tête d'un côté, se racle la gorge, fronce, toussote, demande mieux, explication illicite ou explicite, clarté, parole succincte, qui, simplement, se donne la peine, cherche à comprendre. il m'aura

fallu du temps, oui, pour comprendre que j'attendais de ceux que j'estime qu'ils agissent en lecteurs.

la littérature est une histoire de solitudes. il y a la choisie et la subie ; toutes deux se portent mal, comme une couronne ou une épée. la première ne veut pas être dérangée, la seconde ne demande que cela.

on pensera, non, la littérature n'est pas une histoire de solitudes, il y a les filiations, le dialogue, l'espace de la parole. oui peut-être, si on parle comme un critique, qui travaille de peine et de misère à tisser des liens génériques, à identifier des coïncidences dans le geste qui font se ressembler des gens, sans les rassembler. on ne peut pas prendre ses aises dans l'espace convivial de la liste ou du tableau, on peut tout au plus s'y tenir tranquille, se compter chanceux de faire communauté *sur papier*. un courant littéraire n'est pas un club select, de golf ou de voile, une époque n'est pas une famille, la table est trop petite pour y asseoir une société, une affinité n'est pas une amitié, on peut se dire *bonjour* à tous les matins, par convenance ou par curiosité, et ne jamais s'être à proprement *parlés*. écrire ne m'approche de rien ni de personne, sinon de ma solitude. si l'autre partage ce même sentiment, c'est en cela que l'on peut nous classer dans la même filière, parler de filiation, parce que de loin en loin, dans l'épreuve de notre démarche, nous coïncidons.

mon lecteur, je suis une lectrice moi-même, la plus méchante, la plus injuste. quand j'ouvre un livre, il dispose de peu de temps pour me convaincre. j'arrive à lui avec une humeur changeante, un lot d'affects brûlants, un désir à peine caché de plaquer les faits de ma vie sur des mots qui n'ont rien demandé. la lecture est un jeu, le plus sérieux qui soit. moi, je leur demande tout à ces mots, de m'expliquer la limite, le secret derrière le soupir ou le départ, de raconter mon histoire prospectivement. on m'a souvent dit que c'était mal lire, mais en secret j'aimerais qu'on me lise ainsi.

le concept de « jeu » est dangereux. il laisse entendre une légèreté, un amusement, un sans-conséquence. mais si la vie est un jeu, on en comprend mal les règles, et si l'on joue mal, ça ne pardonne pas. on apprend les codes avant de savoir les décoder, on singe là où il n'y a que connaissance feinte, et trop rapidement, on exigera de nous que l'on sache penser le *par-delà* du code. on s'y mouillera jusqu'aux os et, si d'aventure, on se présente *trempe* à une soirée mondaine, on nous dévisagera de ne pas avoir su jouer le jeu du

langage, parler le langage du jeu, le jeu de ceux qui manient les codes, leur renversement, la pluie, le beau temps, cette position intenable entre *bon* sens, sens *caché*, et sens *de l'humour*. j'ai déjà perdu plusieurs vies à ce jeu-là, oui je suis morte pour certaines personnes, mais en moi survit quelque chose qui me permet de l'écrire.

mise en garde : ceci n'est pas un roman autofictionnel. si nous reconnaissons que la fiction outrepassa de loin l'espace du roman, je peux dire sans me tromper que tout sujet pensant est un protagoniste qui meurt à la fin. je peux dire que le narrateur non fiable n'est pas l'apanage du roman, en ce que tout protagoniste qui est aussi sujet pensant crée avec autant d'attention son personnage que ceux de ses romans. si je ne mens pas, je me raconte, je déploie en petits syntagmes des effets de réel qui agissent en repères ou en trompe-l'œil. je ne sais pas pourquoi nous nous évertuons dans le milieu littéraire à distinguer le sujet pensant du sujet de l'énonciation. non ce n'est pas l'auteur qui parle lorsqu'il met des mots dans la bouche de son narrateur, mais n'est-il pas vrai que tout être, dans le temps réel, non fictionnel, de nos vies, parle depuis la fiction qu'il se fait de lui-même ? souvent, on a pensé que je manquais de confiance en moi. je ne savais pas comment expliquer à mon interlocuteur que je m'inquiétais de lui montrer ce qu'il voulait bien voir en moi, que c'est en mon intelligence que je ne faisais pas confiance. on me dira, tu es ton intelligence, mais vraiment je n'en suis pas sûre. je suis ce qui en moi me permet de reconnaître que quelque chose agit en moi à se faire aimer de l'autre. en somme, si l'on peut compter sur moi, ma parole, elle, n'est pas fiable.

on dit du sujet d'énonciation qu'il est ce qui fait retour dans la voix d'un écrivain, à l'intérieur du champ délimité, imperméable, de ses textes. ce qu'il pense de ce qu'il a écrit importe peu. ce qui l'a poussé à écrire ce qu'il a écrit importe peu. là d'où il vient importe peu. ce qui importe est ce qui agit dans le texte, par le texte, depuis la part isolée, convoquée de sa parole à laquelle il renonce dès qu'il écrit. je ne sais pas quelle part infamante du sujet on cherche à exclure de l'écriture, avec ce concept du sujet d'énonciation. peut-être celle qui témoignerait sans doute du peu que nous sommes en tant que nous sommes. j'écris ceci non pas pour démêler un nœud qui n'en est pas un, car vraiment je n'y vois qu'un faux problème. j'écris ceci pour me permettre de me libérer de la honte d'avoir vécu des choses, et d'avoir voulu en parler, pour inviter le chien à manger à la table, pour repenser le droit à son histoire.

je tiens à dire que le sujet d'énonciation n'échappe pas à la vie, que *je* n'est jamais un autre, surtout lorsqu'il cherche à s'effacer, que même, le sujet d'énonciation est précisément le témoignage d'une subjectivité qui a appris à exprimer par le langage le dédoublement identitaire dont tout être fait l'expérience, en tant qu'il naît une première fois de sa venue à l'être & une seconde fois du récit qu'il se fait de cette venue à l'être.

on aime distinguer la fiction du réel en faisant valoir la chronologie des événements : la fiction serait discontinue, le réel, continu. mais si l'on regarde de plus près, le temps de la vie n'est pas linéaire. l'ennui étale l'insupportable. le plaisir consomme goulûment le tant attendu. les heures du sommeil s'apparentent à un saut, une coupure. les moments de maladie ou de mélancolie compressent le futur en redonnant tout son poids au présent. le temps de la vie n'est pas linéaire, car nous travaillons depuis le connu, qui contribue à réinviter incessamment le retour du même. souvent, nous vivons dans le souvenir de bonheurs perdus (*analepse*), le reste du temps, nous travaillons à devenir quelqu'un, nous nous projetons à toute force en avant (*prolepse*). vivre est une fuite par tous les côtés, un éparpillement du temps en petits rhizomes signifiants qui se propagent sauvagement lorsqu'on s'y attarde avec trop d'insistance. pour échapper à l'enlissement des concepts et de leurs définitions convenues, je repense à cette question pour laquelle je ne trouve pas de réponse : *pourquoi la douleur dure-t-elle plus longtemps que le plaisir ?*

je n'invente pas lorsque je dis que *je ne sais pas qui je suis*, mais ça ne m'empêche pas d'écrire. on peut n'être personne et avoir beaucoup de choses à dire. on peut commencer à croire que la meilleure façon de se rapprocher de soi-même est de procéder par théologie négative. le *je* est clivé : je ne suis pas dieu, je ne suis pas même cette incapacité à me laisser aller à la croyance. je ne suis pas l'injonction à devenir quelqu'un, ni le silence qui règne lorsque je tais en moi les injonctions. je ne suis pas le sujet d'énonciation qui, dit-on, échappe à tout ce que je suis en dehors de lui.

si nous aimons dire de nous-mêmes, *je suis ceci, je suis cela*, c'est que nous éprouvons un certain apaisement à nous penser telle une entité hors temps. du moment que le sujet saurait dire, *je suis ceci, je suis cela*, avec la conviction que nous reconnaissons à la maturité, l'identité deviendrait atemporelle, comme figée au-dessus des événements. mais le temps me prouve que l'identité participe moins de la constante que du vertige : je me dépose dans

l'idée de moi-même afin de ne pas perdre pied, mais sans attendre je me relève, et ne sachant plus d'où je venais, ni où j'allais, je repars dans une autre direction. bien plus que d'être redevable de mes méconnaissances passées, cela m'apaise de savoir que si ce que je suis à un temps t me peine, je puis le changer sans trop d'efforts.

j'ai le privilège de mesurer le risque que je prends chaque fois que j'enjambe une crevasse systémique que d'autres traversent à vol d'avion. les gens comme moi s'étonnent de la folie de se prêter à une vie qui n'a pas été faite pour soi. pour un bout de papier, un matin de cours magistral, l'explication technique d'un texte difficile, nous hypothéquons tout ce que nous sommes, nous grattons les fonds de tiroir, nous goûtons la précarité légitime des bâtards désireux de connaissance. nous arrivons mal vêtus, maquillés des cernes de ces heures de travail aliénant qui nourrissent ce corps que nous traînons en ces lieux mondains où l'on nous regardera avec cette gentillesse mal placée de celui-celle qui n'a jamais ressenti jusque dans sa chair le prix de ses aspirations.

là est l'espace de cette page, *là* est le courage qu'il m'a fallu pour admettre trop souvent à des gens qui me surestimaient que *je ne savais pas*, la date d'un moment historique, la capitale d'un pays, le mot dans l'autre langue, tous ces éléments de culture *générale* qui, par leur secret pourtant mal gardé, me tenaient à l'écart dans l'ignorance des petites évidences. *là* est la résultante d'un parcours académique instable, constellé d'échecs cuisants, et de réalisations exceptionnelles. *là* est le lieu du risque, de la bravade, de la honte, le lieu de l'incertitude qui me gagne chaque fois que je prends la parole, et cette impression ancienne qui me vient d'un état de survivance où je me dis, peut-être à tort, que me fourvoyer sera toujours préférable au silence.

on me reproche souvent mon ton catégorique, mon sérieux. croyez-moi, je sais *rire*, mais je ne prends pas à la légère cette existence qui m'a poussée à admettre que rien n'était nécessaire, que rien n'était grave. j'ai découvert qu'il y avait quelque chose d'absolument grave à ce que l'on puisse démissionner de la vie à *même la vie*, j'ai découvert en moi, par-delà l'aplanissement des enjeux, la nécessité de n'y jamais souscrire, à ce genre de démission.

le lecteur se demande-t-il s'il est en droit de lire?

la question du sentiment de légitimité dans l'écriture est importante, je l'ai souvent rencontrée auprès de mes pairs, en ateliers d'écriture. je ne sais pas où il a été dit que nous arrivions à l'université armés d'un appareillage existentiel adéquat, comme si, pleins de notre vécu, nous ne venions y glaner que quelques compétences qui sauraient nous rendre compétitifs sur le marché du travail ou de l'académisme. pour la plupart, nous arrivons fragiles, apeurés de ne pas être à la hauteur d'exigences qui nous dépassent, que nous ne remettons pas en question. nous arrivons abîmés, par nos milieux d'émergence, nos querelles identitaires, notre précarité, nos chances jamais distribuées à part égale. nous arrivons au banc des accusés, ne sachant pas nous dire ou nous penser, nous encaissons le reflet que nous renvoie le tribunal universitaire, nous endossons le récit qu'il produit de nous comme si son expertise était celle de révéler les êtres à eux-mêmes. nous arrivons à la découverte de notre inanité, nous sommes sommés de regarder notre vide sans en éprouver aucun vertige, de nous excuser d'être en retard sur nous-mêmes, sur ces possibles que certains appellent des rêves, précisément parce qu'ils ne croient pas en leur potentiel d'actualisation.

l'étudiant mettant les pieds dans les hautes sphères de la connaissance ressemble à l'écrivain en devenir, celui qui n'a pas encore écrit. il porte en lui le pouvoir de mûrir en n'y laissant pas sa peau, mais bien ce quelque chose qui en nourrira d'autres. j'aurais aimé qu'on me dise que j'étais quelqu'un avant de devenir quelqu'un, j'aimerais que l'étudiant comme l'écrivain me croie lorsque je dis, *tu es quelqu'un, c'est en cela que ce que tu feras sera grand, puisque ça te précède, t'appartient, te représente, même quand tu l'offres.*

rachel lamoureux est née à Montréal, en 1996. Elle a étudié la philosophie et la création littéraire. Elle a publié en revues, étudiantes et littéraires. Elle bosse en tant qu'aide-bibliothécaire. *À quoi jouons-nous*, son premier livre, paraîtra en septembre au Quartanier.
